

Marie-Noëlle Sarget
marie-noelle.sarget@orange.fr
06 78 62 73 23

Du débat Braudel / Gurvitch à l'analyse de l'évolution des systèmes sociaux

Pourquoi ce sujet ?

Parce que notre thème, temps et système, reprend en partie au moins les éléments du célèbre débat qui a eu lieu à la fin des années 50 entre Fernand Braudel et Georges Gurvitch au nom de leurs deux disciplines respectives, l'histoire et la sociologie.

Je présenterai d'abord les termes de ce débat, et les principaux arguments échangés.

Je montrerai ensuite que les questions qu'ils se posaient concernent également tous ceux qui prétendent utiliser les approches systémiques en sciences humaines.

Je montrerai pour finir, comme exemple d'analyse des systèmes sociaux, comment j'ai moi-même tenté une approche compréhensive - mais de ce fait bancal du point de vue des disciplines académiques - , qui tenait compte à la fois des points de vue de Braudel et de ceux de Gurvitch, en combinant approche systémique et sociologie historique - ou histoire sociologique - pour parvenir à traiter le sujet de ma thèse d'Etat en Sociologie politique «Système politique et Parti Socialiste au Chili : un essai d'analyse systémique».

I - Le débat Braudel/ Gurvitch :

Rappelons brièvement les termes de ce débat, qui a clarifié l'opposition qu'il peut y avoir entre une explication de type diachronique - celle de l'historien - et une explication de type synchronique - celle du sociologue, sans parvenir à définir ce que pourrait être une approche scientifique combinant les deux point de vue - à mon sens complémentaires pour quiconque se prétend à la recherche d'une connaissance plus soucieuse de comprendre une réalité et de s'y montrer opérationnelle que de s'inscrire dans les limites académiques d'une discipline.

Pour Georges Gurvitch, si l'histoire et la sociologie ont le même domaine, celui des «phénomènes sociaux en marche»(1), et étudient toutes deux les «structurations et déstructurations» (2) de ces mêmes phénomènes, elles diffèrent essentiellement par leurs méthodes. Selon Gurvitch, la méthode de l'histoire tend à découper dans la réalité des phénomènes «dans ce qu'ils ont d'irrépérable et d'irremplaçable», ainsi qu'à «combler les ruptures» et à reconstruire la continuité des temps. Ce continuisme s'explique, pour Gurvitch, par la tendance de l'histoire à reconstruire le passé à partir d'un enchaînement causal tendant à réduire les discontinuités, à «suivre les transitions et à découvrir des discontinuités sous des structures de type différent». Enfin, pour Gurvitch, le caractère plus «continuiste» de l'histoire s'explique par l'importance que prend en histoire ce qu'il appelle la «causalité singulière», c'est à dire les enchaînements qui ne se répéteront jamais.

A l'opposé, la sociologie, selon lui, a pour objet «la typologie des phénomènes sociaux totaux», et de ce fait, est poussée à accentuer la discontinuité des types et la pluralité des temps sociaux.

- Fernand Braudel, de son côté, reprochait à la sociologie de privilégier généralement le court terme et les enquêtes limitées, au détriment de toute référence à la durée, et d'appauvrir ainsi leurs études d'une grande partie de la signification qu'elles pouvaient avoir (3). Pour lui, aucune étude sociale n'échappe au temps de l'histoire (4), et la synchronie n'a qu'un intérêt limité par le fait qu'«il ne peut y avoir de synchronie parfaite : un arrêt instantané, suspendant toutes les durées, est presque absurde en soi, ou ce qui revient au même, très factice» (5). Il faut donc confronter les modèles, eux aussi, avec l'idée de la durée ; car de la durée qu'ils impliquent dépendent assez étroitement, à mon sens, leur signification et leur valeur d'explication» (6). Alors que pour les sociologues, il est possible - toujours selon Braudel - «de couper, écluser, remettre en mouvement le temps», il n'est pas question de telles ruptures pour les historiens, et «la longue durée, conjoncture, évènement, s'emboîtent sans difficulté car tous se mesurent à une même échelle».

Pour les deux auteurs, cependant, la progression des sciences de l'homme suppose que l'histoire et la sociologie collaborent davantage dans une oeuvre commune : Gurvitch insiste ainsi dans un grand nombre de textes sur la complémentarité des deux sciences : la sociologie ne peut se passer de l'histoire, qui lui fournit des enchaînements explicatifs plus solides que ceux qu'elle peut elle-même produire (8), alors que «la sociologie fournit à l'histoire les cadres conceptuels des structures et des phénomènes sociaux totaux, des

types des uns et des autres, de la dialectique entre structure, conjoncture, et phénomène total, entre structuration, déstructuration et éclatement» (9).

De son côté, Braudel précise, à notre avis, les bases sur lesquelles pourraient se faire la collaboration entre les deux disciplines, lorsqu'il écrit : «Quand un sociologue nous dit qu'une structure ne cesse de se détruire pour se reconstituer, nous acceptons volontiers l'explication, que l'explication historique confirme d'ailleurs. Mais nous voudrions, dans l'axe de nos exigences habituelles, savoir la durée précise de ces mouvements, positifs ou négatifs. Les cycles économiques, flux et reflux de la vie matérielle, se mesurent. Une crise structurelle sociale doit également se repérer dans le temps, à travers le temps» (10).

II - Temps et Systémique

Il est clair que les systémiciens, qui ignorent continuités et explication diachronique, se situent, dans ce débat, du côté du sociologue : ils méritent en grande partie les reproches que leur adressait Braudel.

En effet, pour ceux qui pratiquent les approches systémiques, étudier un système consiste, en général, comme pour les sociologues, en un découpage en quelque sorte synchronique : on étudie les interactions entre les éléments en faisant abstraction de leur spécificité comme de leur histoire et de la succession des événements qui ont structuré leur identité et leur nature au fil du temps, le but étant d'arriver à un modèle synthétique de ces interactions à un moment T, plus descriptif qu'explicatif.

Pourquoi cette négligence de la dimension temporelle par ceux qui se réclament de la systémique ? J'avancerai plusieurs hypothèses :

- tenir compte du temps requiert une recherche d'informations parfois difficile, exigeante, souvent beaucoup de temps et de rigueur, dont ne dispose pas toujours le chercheur ou le décideur
- cela complexifie le travail et le rend plus difficile
- cela renforce l'identification des éléments : de ce fait, ils ne sont plus interchangeables, et entrent plus difficilement dans le modèle que l'on cherche à élaborer
- cela ferait souvent intervenir la «causalité singulière» et le hasard, qui n'ont guère leur place dans le modèle, et dont on ne saurait pas trop quoi faire...

Etc.

Mais une telle extraction de la réalité temporelle dans laquelle ils se situent aboutit à éliminer des éléments importants qui permettent d'expliquer la nature même des interactions constitutives du système concerné.

Essayer de comprendre un système social sans tenir compte de la façon dont se sont constitué ses éléments, et de leur nature (11), ne peut mener qu'à la méconnaissance de la complexité de la réalité, à un modèle qui n'est opérationnel qu'en apparence, et à une caricature de ce que devrait être une recherche en sciences humaines - caricature souvent à l'origine des dérives technocratiques contemporaines, formellement «rationnelles» et aux conséquences hélas bien souvent catastrophiques...

Braudel appelle les sociologues à quitter le confort de leurs schémas intellectuels pour intégrer davantage les réalités temporelles dans leurs analyses : ce message pourrait, semble-t-il, s'adresser également aux systémiciens !

III - De la théorie à la pratique de la recherche

J'ai, dans d'autres communications à l'Afscet, présenté mes efforts pour lier approche systémique, sociologie et histoire, dans mon travail de recherche sur le système politique du Chili. Je vais essayer d'explicitier ici plus clairement cette démarche en axant ma présentation sur le thème de ces journées : le traitement du temps dans une approche systémique.

Comment en suis-je arrivée à cette problématique ?

Tel que je l'avais défini, le thème de ma recherche était : «Système politique et Parti socialiste au Chili, 1925-1973 : un essai d'analyse systémique». Mais comment le traiter ? Partie d'un intérêt pour ce qui se passait dans ce pays à l'époque contemporaine, j'ai vite compris que sans étudier les origines et de ce système politique et de ce parti politique, j'étais incapable de comprendre la nature des interactions et les règles du jeu régissant le premier, la complexité de l'idéologie du second, son action et son rôle en tant qu'acteur important dans le système.

Cela m'a amenée à me poser les questions suivantes :

- comment étudier les processus de changement d'un système politique, en tant que système ?

- comment étudier les transformations d'un acteur politique dans un système donné, en relation avec les transformations de ce système ?
- comment étudier le rôle de cet acteur dans les changements de ce système politique ?
- Et comment étudier les changements de ce système, et de cet acteur, en fonction de ceux de leur environnement, c'est à dire, des changements opérés dans les autres systèmes sociaux de cette société, mais également, des systèmes extérieurs à cette société, mais interagissant avec elle ?

Finalement, j'ai compris qu'il me fallait mêler histoire et sociologie, approche génétique et systémique, en utilisant à la fois, comme je l'ai exposé dans d'autres communications à l'Afscet, de manière complémentaire, les apports d'historiens et de sociologues systémiciens, comme Edgar Morin (dont les principes d'intelligibilité de la complexité et la dialogique reprennent de fait la méthode dialectique de Gurvitch) et Yves Barel, mais aussi David Easton ou Jean-William Lapierre, en sociologie politique, ou encore Crozier, pour le rôle de l'acteur dans le système... et bien d'autres !

Finalement, la démarche a d'abord consisté à constituer une périodisation - une opération malaisée pour un pays où n'existait pas d'historiens autres que ceux de partis politiques aux visions incompatibles -. Ensuite, dans chaque période, j'ai étudié

- la manière dont les différents systèmes sociaux définis par Easton et Lapierre - économique, biosocial, culturel, et les systèmes extérieurs - se comportaient et interagissaient avec le système politique
- la manière dont ceci se répercutait sur l'évolution de ce système dans son ensemble, et sur le Parti socialiste en particulier
- la manière dont les évolutions spécifiques du Parti socialiste - un parti qui se voulait «révolutionnaire», et prétendait donc transformer la société, contribuaient - ou non - à transformer le système politique
- à la fin de chaque période, la nouvelle configuration des interactions et rétroactions constitutives du système politique et le rôle redéfini de l'acteur socialiste.

Le passage d'une période à l'autre se fait tantôt sur le mode de la crise, qui précède souvent une reconfiguration d'importance du système, tantôt sur celui de la fluidité, de l'évolution, les transformations antérieures ne faisant que préparer les suivantes...

Le changement peut provenir de l'intérieur du système - à partir de changements survenus chez l'un de ses acteurs, de leurs relations, des règles régissant le système, ou de rétroactions stabilisatrices ou déstabilisatrices des *outputs* du système sur lui-même, de

l'évolution d'un autre système social que le système politique, ou des changements ou actions des systèmes extérieurs à la société chilienne...

Une telle démarche diffère profondément de celles qui sont habituellement pratiquées, où

- un parti politique est étudié isolément, en tant que tel, à partir de son idéologie, de sa composition sociale, et de son action dans une période donnée, mais pas comme le produit de l'évolution d'un système, ou de son environnement politique, social, culturel, ou international, ni comme un acteur jouant un rôle dans ce système.
- un système politique n'est pas étudié en fonction de son interaction avec les autres systèmes sociaux de la société considérée, mais de ses institutions, et du jeu des seuls acteurs politiques.

Notre approche du système et des acteurs les saisit dans la dynamique de leurs interactions avec d'autres éléments, et prend en compte leur identité, une identité à la fois clairement définie et en constante évolution, qui s'est forgée peu à peu, tout au long de leur histoire : sans exclure les points de vue traditionnels, l'approche systémique nous a permis de les dépasser.

La prise en compte de l'ensemble de ces évolutions, de cette histoire politique, sociale, économique et culturelle, s'est finalement révélée indispensable à la compréhension des interactions et des règles constitutives du système politique à l'époque contemporaine, ainsi que des relations de ce système politique avec les autres systèmes sociaux. Elle a permis, en particulier, de mettre en évidence le rôle fondamental de la mémoire collective et de la culture politique dans les décisions politiques prises par les acteurs à l'époque contemporaine.

Plus précisément, cette approche a permis de remettre en question le discours et les clichés habituellement tenus sur la vie politique chilienne, et montré les spécificités d'une démocratie beaucoup plus fragile qu'on ne le croyait :

J'ai eu ainsi la surprise de constater

- que l'histoire de ce pays avait été jalonnée de coups d'Etat de gauche comme de droite, en général non sanglants, depuis l'Indépendance. En particulier, la constitution qui a duré de 1925 à 1973 avait été mise en place à la suite du coup d'Etat de jeunes militaires progressistes, influencés par la franc-maçonnerie, entrés dans le parlement alors conservateur pour l'obliger à voter un code du travail et diverses réformes sociales

réclamés par le parti radical... avant de faire élire à la présidence un général, avec plus de 80 % des voix !

- que l'un de ces coups d'Etat, particulièrement folklorique, celui de 1932, avait été en quelque sorte la répétition générale de l'Unité Populaire, par son nationalisme et son anti-impérialisme affichés, son caractère populiste, et les réactions et oppositions qu'il a suscitées...
- que les auteurs de ce coup d'Etat militaire ont été également les fondateurs du Parti Socialiste Chilien
- que l'armée chilienne, jusque là progressiste, nationaliste et franc-maçonne, va peu à peu changer d'orientation après la signature avec les Etats-Unis du Traité Interaméricain d'Assistance Réciproque, signé en 1947, qui établit que le Chili comme les autres pays d'Amérique Latine, devra désormais former ses cadres aux Etats-Unis...

Sans tenir compte de cette histoire occultée, complexe et paradoxale il n'est évidemment pas possible de comprendre quelque chose à la nature du système politique en place entre 1960 et 73, aux événements qui se sont passés pendant l'Unité Populaire, ainsi que le rôle et le tragique échec final d'un Parti Socialiste qui voulait développer le Chili en accroissant le rôle de l'Etat, et a abouti à la domination absolue du néolibéralisme, qui voulait libérer le pays de la domination économique étrangère, et abouti à l'instauration d'une dictature militaire sanglante totalement étrangère aux traditions du pays, mise en place avec l'aide des Etats-unis qui contrôlaient la formation de ses cadres depuis 1947...

Conclusion

La prise en compte du temps, celui de la longue durée chère à Braudel, donc de la genèse des éléments entrant dans la configuration d'un système social, est ce qui permet de comprendre la manière dont ce système participe de la réalité, et n'est pas qu'un simple modèle abstrait...

Ce point de vue suppose évidemment l'abandon du dogme de la boîte noire et de l'élément insécable, immuable et dépourvu d'histoire, si commode à manier pour le systémicien de nombreuses disciplines, mais à peu près inutilisable en sciences humaines, s'il n'est pas complété par d'autres approches. Je renverrai sur ce point à Yves Barel, qui plaidait pour la prise en compte de la complexité de l'élément, et s'opposait pour

ces mêmes raisons à l'utilisation de la notion de rôle social en sociologie, négatrice de la complexité et de la subjectivité de l'acteur.

Notes

- (1) Georges Gurvitch, «Continuité et discontinuité en Histoire et en Sociologie», *Annales*, janvier-Mars 1957, p.74.
- (2) idem
- (3) Fernand Braudel, «La longue durée», *Annales*, octobre-décembre 1958, p.738.
- (4) *idem*, p.739.
- (5) *idem*, p.739.
- (6) *idem*, p.741.
- (7) *idem*, p.749
- (8) Georges Gurvitch, *Traité de Sociologie*, ch.VI,p.237.
- (9) *idem*, p. 246
- (10) Fernand Braudel, *in Traité de Sociologie*, sous la direction de Georges Gurvitch, ch.IV, p. 95-96.
- (11) Sur la complexité de l'élément, Voir Yves Barel dans *Le Paradoxe et le système*.

Eléments de Bibliographie

- Barel Yves - *Le Paradoxe et le système*, Presses Universitaires de Grenoble, 1979
- *La Reproduction sociale*, Anthropos, Paris, 1973
- Crozier Michel, Friedberg E. - *L'acteur et le système*, Paris, Seuil, 1977
- Deutsch K.W., *The nerves of government*, Londres, Free Press of Glencoe, 1963.
- Easton David, *A framework for political analysis*, Prentice Hall, 1965.
- *Analyse du système politique*, Armand Colin, Paris, 1974.
- Gurvitch Georges, *Déterminismes sociaux et liberté humaine*, Paris, PUF, 1955
- *Dialectique et sociologie*, Paris, Flammarion, 1962
- Lapierre Jean-William - *L'analyse des systèmes politiques*, PUF, 1974
- *L'analyse de systèmes, l'application aux sciences sociales*, Syros, 1992.

Lugan Jean-Claude - *La systémique sociale*, PUF, 1993

Morin Edgar, *La Méthode*, Tome II, *La Vie de la vie*, Seuil, 1980.

Sarget Marie-Noëlle, *Système politique et Parti socialiste au Chili, 1925-1973 : un essai d'analyse systémique*, L'Harmattan, Paris, 1994.

- *Histoire du Chili de la conquête à nos jours*, L'Harmattan, Paris, 1996